
M A N U S C R I T

CYGNES NOIRS

de Christina Kettering

traduit de l'allemand par Charlotte Bomy

cote : ALL21D1241

année d'écriture de la pièce : 2019
année de traduction de la pièce : 2021



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».

Personnages

(2 sœurs)

L'aînée

La cadette

Avant

1.

LA CADETTE. - Il a fallu un bout de temps avant que quelqu'un s'en aperçoive.

L'AÎNÉE. - Avant, elle ne sortait pas beaucoup non plus, ou du moins personne ne s'en rendait compte.

Il est facile de se faire oublier. En ville. Parmi tous ces gens.
Un petit bout de femme comme elle.

LA CADETTE. - Au bas de l'immeuble où elle vit – vivait – pardon – il y a un petit magasin. Une petite épicerie où l'on vend aussi des petits pains frais. Du café. Des gâteaux. Des pâtisseries turques. Des salades, du kisir et autres. La femme fait le pain elle-même. Du pain frais tous les jours. Une gentille dame. Tout le quartier s'y retrouve. Tout le monde y va, les riches et les pauvres. Ceux qui viennent d'arriver et ceux qui sont là depuis longtemps. Prennent un café, achètent le journal ou du pain. Mais surtout, ils se retrouvent là-bas, parlent un peu, ne se sentent plus aussi perdu. Elle est la seule à n'y avoir jamais mis les pieds. Pas même lorsqu'elle avait besoin de quelque chose rapidement. Elle préférerait aller deux pâtés de maison plus loin, jusqu'au supermarché, même si c'était juste pour une brique de lait. Soi-disant parce que c'était moins cher. Mais en vrai : je pense qu'elle ne voulait pas qu'on l'approche.

L'AÎNÉE. - Il y a des gens qu'on ne peut pas aider.

LA CADETTE. - C'était juste sa manière d'être.

L'AÎNÉE. - Si elle y était allée, dans ce magasin, la dame aurait remarqué son absence. Elle se serait renseignée. Elle aurait certainement su où elle habitait et aurait sonné à la porte. Aurait envoyé quelqu'un.

LA CADETTE. - Oui, ou bien si elle avait fait une sortie de temps en temps. Si elle était allée à un club de lecture, une réunion de quartier, un cours de natation, je ne sais pas, quelque chose qui vous fait rencontrer des gens.

L'AÎNÉE. - Elle ne voulait pas.

LA CADETTE. - Elle avait aussi arrêté de téléphoner.

L'AÎNÉE. - Ça n'avait jamais été son fort.

LA CADETTE. - Mais là, elle avait complètement arrêté.

L'AÎNÉE. - Elle laissait le téléphone sonner pendant des heures. Par la suite, on s'est rendu compte qu'elle restait assise à côté, à regarder la télévision.

LA CADETTE. - On se demande ce qui se passe dans la tête de certaines personnes.

L'ÂÎNÉE. - Bizarrement, elle se passionnait pour les émissions de cette chaîne destinée aux hommes, comment ça s'appelle déjà ?

LA CADETTE. - La « chaîne destinée aux hommes », vraiment.

L'ÂÎNÉE. - Des hommes qui conduisent dans la boue des voitures aux couleurs voyantes et aux pneus surdimensionnés. Des hommes qui réparent des machines. Pendant des heures. On voit chaque détail de la machine en gros plan. Dans des prises vraiment longues. Une sorte de porno de la mécanique. Ou des hommes qui ont un métier super viril et on nous montre pendant plus d'une heure ce qu'ils font. Conduire des camions. Équiper des stations spatiales. Construire des maisons.

LA CADETTE. - Il y en a bien qui regardent le téléachat.

L'ÂÎNÉE. - Là n'est pas la question. Je dis juste qu'elle passait des heures à regarder des hommes en train de transpirer, mais qu'elle ne jugeait pas utile de répondre au téléphone. À sa place, je me serais dit que si ça n'arrête pas de sonner, c'est que c'est peut-être important.

LA CADETTE. - Nous sommes finalement entrées. Avec les clés du concierge.

L'ÂÎNÉE. - Dans le couloir, déjà, ça sentait bizarre.

LA CADETTE. - Ça sentait un peu la mort. La décomposition.

L'ÂÎNÉE. - La chauffage était à fond.

LA CADETTE. - Elle était assise dans son fauteuil devant la télévision. Un homme en grosses bottes et chemise de bûcheron marchait péniblement dans une forêt. Le son était coupé. Le courrier non ouvert et qui avait l'air officiel s'empilait sur la table de la salle à manger. Elle n'était plus sortie depuis huit semaines. Et n'avait pas aéré tout ce temps.

L'ÂÎNÉE. - C'était comme si l'appartement était devenu vivant. Ça grouillait et poussait de partout.

LA CADETTE. - Elle avait tenu avec les réserves de son garde-manger. Beaucoup de bocaux, de conserves. Une enfant de la guerre. Ça laisse des traces.

L'ÂÎNÉE. - Des cornichons au vinaigre, des pêches au sirop, du chou rouge en bocal, du raifort, des confitures et des biscottes, de la viande en conserve. Elle aurait pu survivre deux mois de plus. Des pommes de terre. Des pommes. Elle avait au moins quelques pommes fraîches.

LA CADETTE. - Enfin, fraîches –

L'ÂÎNÉE. - Les pommes se conservent plusieurs mois si elles sont bien stockées. Avec des pommes, tu peux passer l'hiver.

LA CADETTE. - Elle avait perdu une dent. Mais ça arrive à cet âge-là. C'est ce que le médecin a dit. Et que ce n'était pas la peine de la remplacer.

L'AÎNÉE. - Elle ne répondait pas non plus au téléphone avant.

2.

L'AÎNÉE. - Enfants, nous passions les vacances d'été aux îles Canaries, tous les ans. Je n'arrive pas vraiment à séparer les années. Les étés entre mon septième et mon quinzième anniversaire se confondent en un seul été géant. « Le plus gros été de tous les temps », un peu exagéré, mais vous voyez ce que je veux dire. Les parents louaient une maison avec un jardin, sans piscine hélas – pour ça, on n'avait pas assez d'argent – mais la mer n'était pas loin. Dans ma mémoire, les maisons se ressemblent un peu toutes également. Peut-être que c'était toujours la même maison. Le jardin un peu en pente, clairsemé, seulement quelques brins d'herbe, à plusieurs endroits la pierre sombre apparaissait, d'origine volcanique, ce qui m'avait fasciné. La nuit, dans mon lit, j'écoutais le grondement sous la terre, mon ami Jan avait affirmé qu'on pouvait l'entendre. J'étais dans mon lit et j'attendais l'éruption d'un volcan et la lave rougeoyante qui coulerait juste devant notre maison. Ça semble plus aventureux que ça ne l'était. C'était seulement excitant au début. Au bout de deux ou trois étés, je me suis rendu compte que le volcan était plutôt inoffensif et qu'il était peu probable qu'il entre en éruption, et puis une maison isolée, sans piscine, devient vite ennuyeuse. Notre mère s'ennuyait aussi, je crois, du moins avec nous. Elle sortait donc un jour sur deux avec notre père. Parfois en journée, parfois en soirée. Parfois les deux. Nous restions dans la maison.

Pause

C'était moi l'aînée, il fallait que je m'occupe de nous deux.

Pause

Notre père est mort il y a treize ans, sans faire de bruit, une maladie brève, une mort rapide.

Je dis ça comme ça.

3.

LA CADETTE. - Tu plaisantes là ?

L'AÎNÉE. - Pourquoi ? C'est comme ça que ça se fait.

LA CADETTE. - Alors si c'est comme ça que ça se fait.

L'AÎNÉE. - C'est ce que font beaucoup de gens. Tu sais bien ce que je veux dire.

LA CADETTE. - Et si beaucoup de gens se jettent d'un –

L'AÎNÉE. - Sérieusement ?

LA CADETTE. - Ce n'est pas ce que je veux.

L'AÎNÉE. - Discutons-en calmement, s'il te plaît.

LA CADETTE. - C'est ce qu'on est en train de faire. Et je dis que ce n'est pas ce que je veux.

L'AÎNÉE. - Cela va complètement bouleverser notre vie.

LA CADETTE. - Comme si tu avais tant de choses que ça à préserver.

L'AÎNÉE. - Ce n'est pas juste.

LA CADETTE. - Mais c'est vrai.

L'AÎNÉE. - Il faut qu'on en parle de manière réaliste.

Ce que ça signifie.

Et pour qui –

et comment –

et si –

LA CADETTE. - Je ne peux pas placer ma mère en maison de retraite.

L'AÎNÉE. - Pourquoi ?

Pourquoi est-ce que tu ne peux pas – c'est ça la question.

C'est toi la sociologue ici.

LA CADETTE. - C'était avant d'avoir deux enfants et un travail alimentaire.

L'AÎNÉE. - Toi qui as toujours remis en question les normes sociales, on se demande si tu *penses* ne pas pouvoir placer ta mère en maison de retraite parce que socialement c'est mal vu –

LA CADETTE. -

L'ÂÎNÉE. - Ne fais pas cette tête, c'est la société qui exige de toi – en tant que femme justement – que tu sois attentionnée, aimante et soucieuse de ta famille –

LA CADETTE. - Tu sais ce que te répond la sociologue ? La société attend précisément le contraire de moi, elle exige efficacité et flexibilité, la fin des relations stables, surtout familiales, la subordination aux conditions du capital, vu sous cet angle, prendre soin d'un parent âgé devient pratiquement un acte de rébellion, n'essaie pas de me battre sur mon propre terrain –

L'ÂÎNÉE. - Je veux juste que tu réfléchisses à ce que cela va changer dans ton quotidien, pour ton travail, et si c'est vraiment la meilleure solution pour tout le monde. Il y a des maisons de retraite qui sont très bien. Avec un personnel soignant qui a été formé et qui s'occupera d'elle beaucoup mieux, je ne dis pas que tu le feras mal, mais ces personnes sont formées à ça. Peuvent faire une pause de temps en temps. Ont plus de distance sur le plan émotionnel –

LA CADETTE. - Pourquoi pars-tu du principe qu'elle emménagerait forcément chez *moi* ?

4.

L'ÂÎNÉE. - En banlieue.

Un océan de maisons, toutes blanches.

Parmi elles, une que je connais. Ne re-connaiss pas. Que je ne trouve que grâce au numéro, un chiffre en laiton à côté de la porte rouge. Coquet. Ce rouge.

Même la porte rouge ne la distingue pas des autres car les voisins voulaient, eux aussi, une touche de couleur.

Le rouge est un bon choix.

LA CADETTE. - Nous réaménageons tout.

L'ÂÎNÉE. - Au rez-de-chaussée, un grand espace de vie avec une belle vue sur le jardin.

LA CADETTE. - Nous séparons la pièce en deux. Notre mère aura sa chambre au rez-de-chaussée pour ne pas avoir à prendre l'escalier.

L'ÂÎNÉE. - Ils construisent une cloison, avec une porte coulissante.

La grande fenêtre qui donne sur le jardin est désormais l'écran de maman vers l'extérieur.

LA CADETTE. - Nous rénovons la salle de bain des invités pour que celle-ci soit plus accessible.

L'ÂÎNÉE. - Dans la partie séparée du salon, on place un lit médicalisé. À hauteur réglable. Les enfants adorent jouer dessus et le faire monter et descendre.

LA CADETTE. - Ça suffit. Descendez de là.
Ce n'est pas un jouet.

L'ÂÎNÉE. - Le réaménagement coûte une fortune.

LA CADETTE. - Notre voyage en Asie de l'Est est reporté à une date indéterminée.

L'ÂÎNÉE. - Ma sœur réduit son temps de travail.

LA CADETTE. - Cela fait des années que je veux travailler à mi-temps.

L'ÂÎNÉE. - Elle voulait travailler à mi-temps pour enfin faire sa thèse.

LA CADETTE. - Un doctorat, de toute façon, ça ne vaut plus rien.

L'ÂÎNÉE. - Je croyais que c'était pour ton épanouissement personnel.

LA CADETTE. - L'épanouissement personnel, c'est complètement surestimé.

L'ÂÎNÉE. - Nous allons chercher ensemble maman à l'hôpital.

LA CADETTE. - Nous avons tout préparé à la maison.

L'ÂÎNÉE. - La table est dressée dans le salon, désormais plus petit. Gâteau. Mousseux. Jus pour les enfants. Fleurs fraîches.

LA CADETTE. - Je veux que ce soit festif. Qu'elle se sente la bienvenue.

L'ÂÎNÉE. - Nous lui montrons sa chambre avec le lit médicalisé, le fauteuil roulant, le lève-personne.

LA CADETTE. - Elle ne dit rien.

L'ÂÎNÉE. - À table, elle ne dit rien non plus. Elle ne mange pas de gâteau.

LA CADETTE. - Elle ne boit pas de mousseux.

L'ÂÎNÉE. - Je voudrais être seule maintenant.

LA CADETTE. - Dit-elle.

L'ÂÎNÉE. - Elle veut se lever. N'y arrive pas. Nous l'aidons à s'asseoir dans le fauteuil roulant.

LA CADETTE. - L'ingrate.
Cette pensée m'effleure. Mais j'arrive à la repousser.

L'ÂÎNÉE. - Elle regagne sa chambre en fauteuil roulant.
Ma sœur vide d'un trait sa coupe de mousseux.

LA CADETTE. - Allons fumer une cigarette.

L'ÂÎNÉE. - Tu fumes ?
S'écrient les enfants horrifiés.

LA CADETTE. - Nous sommes dans le jardin, ma sœur me donne une cigarette.

L'ÂÎNÉE. - Je lui donne du feu.
Je crois que, pour la première fois, elle a peur de ce dans quoi elle s'est embarquée.
Je lui demande ce qu'en pense son mari.

LA CADETTE. - « Si cela est important pour toi, nous traverserons cette épreuve ensemble. »

L'ÂÎNÉE. - Ah, ça c'est bien.

LA CADETTE. - Je voudrais savoir pourquoi est-ce que tout le monde voit ça comme un fardeau. Pourquoi tout le monde parle de « tenir le coup ». Ça, c'est pas normal quand même.